

L'ERMITE HERBU

N° 44

avril 2012

Jean-Jacques
Rousseau
1712-1778



Rousseau



Ermite herbu

Rédaction

N° 44, avril 2012
Marie de Montmollin
marie@montmollin.ch

ADAJE:

c/o Jardin botanique
Pertuis-du-Sault 58
2000 Neuchâtel
CCP: 20-5761-9
<http://www.adaje.ch/>

Maquette

Jason R. Grant
Université de Neuchâtel

Page de couverture:

Estampe: Armand Guillemot,
Louis Delaistre
Fonds Rousseau BPUN

MERCI à la Bibliothèque publique et universitaire de nous avoir ouvert son fonds Rousseau. Grâce à Sylvie Béguelin, l'Ermite herbu a bénéficié de documents inédits.

Sommaire

Ysabelle de Salis	
Editorial	3
Blaise Mulhauser et Edward Mitchell	
Les codirecteurs se présentent	4
Blaise Mulhauser	
Un Rousseau, trois expos !	6
Patrice Allanfranchini	
Neuchâtel et la vigne au XVIIIe siècle (rapide suvol)	8
Otto Schaefer	
Jean-Jacques Rousseau et la popularisation de la botanique	13
Bernard Vauthier	
Les fruits du temps de Rousseau	24
Ernest Gfeller	
Courses botaniques de l'ADAJE	26
Animations de l'ADAJE	
Souvenons nous des expositions de l'hiver	28
Expositions artistiques 2012	29
Les Potins du Jardin	
Les plantes magiques: des belles oubliées	30
Une nouvelle orientation pour une serre malgache	31
Programme 2012	32



Editorial

« Je ne reverrai plus ces beaux paysages, ces forêts, ces lacs, ces bosquets, ces rochers, ces montagnes, dont l'aspect a toujours touché mon cœur, mais maintenant que je ne peux plus courir ces heureuses contrées, je n'ai qu'à ouvrir mon herbier, et bientôt il m'y transporte. Les fragments de plantes que j'y ai cueillies suffisent pour me rappeler tout ce magnifique spectacle. »¹

Cette image de l'herbier par Rousseau lui-même m'interpelle. Je n'avais jamais imaginé qu'un herbier puisse détenir cette qualité rare d'évoquer tant de souvenirs à celui qui l'a créé. Plus qu'une fleur, plus qu'une plante, c'est tout un paysage, un environnement, une atmosphère que l'herbier fait réapparaître à son auteur. Pouvons-nous aujourd'hui, admirateurs privilégiés de cet herbier, nous sentir à notre tour reliés à une colline ou à un vallon, au travers d'une fleur collectée par Rousseau il y a de cela bien longtemps ?

Quelque soit le lieu où je me trouverai dans ma vie, ma pensée rejoindra le vallon de l'Ermitage chaque fois que je contemplerai dans un herbier, un livre ou un tableau, une tulipe sauvage ou un cyclamen pourpre. Par mon imagination, je foulerai à nouveau les sentiers du Jardin botanique ou la forêt de Chaumont, retrouvant des parfums et des senteurs à peine oubliés.

L'Association des Amis du Jardin botanique de l'Ermitage fête cette année ses 20 ans. Durant ces deux décennies, elle a cherché à faire connaître les richesses de ce Jardin, à le défendre quand cela fut nécessaire, à participer à son développement. Je remercie toutes celles et ceux qui, au travers de leur engagement, ont rendu possible le rayonnement de ce Jardin botanique.

Pour fêter cet anniversaire, nous avons envie de réunir tous nos membres. Nous vous invitons à un déjeuner sur l'herbe le dimanche 17 juin prochain au Jardin botanique. Chacun apporte son pique-nique et une fleur à sa boutonnière. Réservez d'ores et déjà la date. Le déroulement de la journée vous sera prochainement communiqué.

Adajoux et adajoues, vous êtes tous invités !

¹ Extrait de la 7^{ème} promenade des Réveries du Promeneur solitaire de J.J. Rousseau

Ysabelle de Salis

Adaje
1992-2012
20 ans



Les codirecteurs se présentent

Blaise Mulhauser

*Conservateur des collections de vertébrés
au Muséum d'Histoire Naturelle de Neuchâtel*

Edward Mitchell

Professeur à l'Université de Neuchâtel



Depuis septembre 2011, le Jardin botanique de Neuchâtel est dirigé par deux personnes : Edward Mitchell, professeur de biologie du sol à l'Université et Blaise Mulhauser, directeur-adjoint du Muséum d'histoire naturelle. Au sein du Jardin botanique, les codirecteurs ont des tâches distinctes et complémentaires : Edward Mitchell s'occupe du développement de la recherche et des collections alors que Blaise Mulhauser développe tous les aspects d'animation et d'exposition liés à l'accueil du public. Mais c'est ensemble qu'ils devront appliquer une stratégie pour pérenniser l'institution.

Edward Mitchell vu par Blaise Mulhauser

Biologiste passionné par la diversité du vivant, Edward a débuté ses études à Neuchâtel en 1989, l'année-même où je terminais les miennes. Comme de nombreux jeunes naturalistes, il fut attiré dans la petite ville de Neuchâtel par l'enseignement en écologie de terrain que plusieurs professeurs dispensaient à l'Université. Il s'agissait alors d'une véritable spécialité reconnue dans toute la Suisse. Des étudiants jurassiens, genevois, tessinois et vaudois partageaient souvent un appartement en commun, unis par la passion de cette biologie appliquée. A cet instant, sans doute Edward ignorait-il qu'il engagerait sa carrière dans l'étude de minuscules organismes unicellulaires, les Thécamoebiens, souvent ignorés des biologistes eux-mêmes. Mais la diversité de l'enseignement faisait la force de professeurs tels qu'André Aeschlimann, Willy Matthey, Jean-Louis Richard, Claude Mermod, Jean-Michel Gobat, Philippe Küpfer

ou encore Michel Aragno, qui élargissaient alors notre champ de vision au monde de l'infiniment petit et de la diversité de leurs modes de vie.



Nul doute que, s'il n'avait pas plongé avec passion dans le monde des tourbières, de leurs sols et de leurs habitants, Edward aurait facilement été convaincu de partir à la découverte des communautés animales vivant sur les plantes épiphytes ou de décrire la diversité des formes de la canopée tropicale ! Peu importe le sujet, tant le monde qu'il recèle est passionnant à étudier.

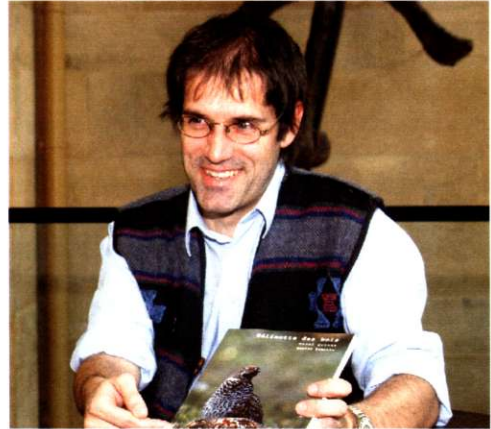
Dans la carrière académique, il faut pourtant se spécialiser, de manière à apporter de nouvelles connaissances. Edward y excelle, donnant à son laboratoire une direction claire et originale. La volonté de développer une méthode qui, par l'usage des peuplements d'amibes, permet de caractériser les conditions pédologiques d'un milieu est remarquable. En paléoécologie, ses recherches contribuent à une meilleure connaissance de l'histoire des écosystèmes tourbeux.

Je suis naturellement très heureux de partager la tâche de direction avec Edward. Notre vision de l'avenir du site est le même : contribuer à développer les recherches au jardin botanique dans tous les domaines de la biodiversité et faire partager nos connaissances au plus grand nombre.

Blaise Mulhauser vu par Edward Mitchell

Biologiste et naturaliste « à large spectre », Blaise Mulhauser a, tout comme moi, quitté Genève pour venir étudier à Neuchâtel, attiré comme beaucoup d'autres jeunes naturalistes principalement romands et tessinois par la réputation de l'« école de la biologie naturaliste de l'Université de Neuchâtel ». Le résultat de cette attraction était une grande émulation pour la connaissance des différents groupes d'organismes, chaque vollaée comportant en effet son lot de botanistes, ornithologues, entomologues - déjà très compétents à leur arrivée - et qui transmettaient leur savoir à leurs collègues. Ainsi entre enseignement académique et sorties sur le terrain, les étudiants se muiaient petit à petit en biologistes complets qui essaient dans diverses directions; nombreux sont ceux qui ont ouvert des bureaux d'étude en écologie, qui occupent des postes importants de gestion et conservation de la nature dans les administrations cantonales et fédérales, dans les institutions de recherche ou les musées. C'est cette dernière voie qu'a choisie Blaise, actuellement conservateur des collections de

vertébrés au Muséum d'Histoire Naturelle de Neuchâtel, dont la réputation en matière d'expositions originales et passionnantes dépasse de loin les frontières de notre canton.



Blaise effectue son travail de licence - qui aujourd'hui s'appellerait « master » avec un conséquent travail de recherche original - qui à l'époque se déroulait même souvent en deux saisons de terrain - sur les invertébrés de la « Grande Cariçaie », vaste zone humide située sur la rive sud du lac de Neuchâtel. Après un passage par les tourbières (autre thème de convergence de nos deux trajectoires) et le centre des Cerlatez qu'il a également dirigé, Blaise se tourne donc vers les vertébrés. Il s'intéresse même aux grands singes, sujet d'un livre « *Manifeste pour les grands singes* » écrit avec deux collègues et paru en fin d'année passée. Ces thèmes ont en commun d'illustrer des grands défis de la conservation de la nature.

Peu de gens se souviennent sans doute que le premier projet de tracé d'autoroute entre Yverdon et Berne passait à travers la zone riveraine du sud du lac de Neuchâtel. Probablement personne n'imaginerait aujourd'hui porter ainsi atteinte à cette zone naturelle unique en Suisse, une des plus

grandes zones humides d'Europe centrale, à présent classée site Ramsar. Cet exemple illustre que les mentalités changent. Serait-il donc permis d'espérer que notre espèce parviendra à se retenir d'exterminer ses cousins les grands singes ? La situation actuelle laisse en fait très peu d'espoir car la destruction de l'habitat, combinée à la chasse des singes pour la consommation, comme « viande de brousse », semble les condamner à une fin certaine. Même en Suisse, si des progrès ont bien été réalisés - comme la mise sous protection de la Grande Cariçaie - la destruction de la nature se poursuit tout de même presque partout et la biodiversité continue de décliner, comme l'a démontré un autre livre paru l'année passée (*Evolution de la biodiversité en Suisse depuis 1900: Avons-nous touché le fond?*).

Ainsi donc Blaise est un zoologue complet, couvrant l'étude des invertébrés comme des vertébrés, mais – et c'est là à nouveau une illustration de cette école de la biologie

naturaliste de l'Université de Neuchâtel – il n'a pourtant pas reculé devant le défi de diriger un jardin botanique ! Certes ce jardin est amené à évoluer vers un jardin de la biodiversité mais, à l'heure de la spécialisation de plus en plus forte des chercheurs imposée par la nécessité d'être super-performant dans son domaine, accepter ce défi est une belle preuve d'une ouverture d'esprit et d'une curiosité universelle pour la nature.

C'est une chance pour moi de pouvoir collaborer avec Blaise à la direction du Jardin Botanique. Nos compétences sont complémentaires, notre vision en parfaite harmonie. Ce jardin est un site remarquable et possède un réel potentiel pour y réaliser d'excellents projets aussi bien d'exposition que de recherche et constitue ainsi un parfait lieu de rencontre entre l'Université et le Musée et demain, nous l'espérons, la porte d'entrée naturelle vers le nouveau Parc Naturel Péri-urbain de Neuchâtel !

Un Rousseau, trois expos !

Blaise Mulhauser

Co-directeur du Jardin botanique

Afin de célébrer le tricentenaire de la naissance de Jean-Jacques Rousseau et le 250^e anniversaire de son installation dans le pays de Neuchâtel, le Jardin botanique et l'Université de Neuchâtel ont souhaité se pencher sur l'une des spécificités de la présence du philosophe dans notre région, ses activités botaniques. Le projet a été initié par François Felber, ancien directeur du Jardin botanique et Claire Jaquier, professeur de littérature française et vice-rectrice de l'Université. Suite au départ de François, il s'agissait de relever le défi ! Le projet a évolué jusqu'à sa formule finale, soit trois expositions que les visiteurs pourront découvrir à partir du 12 mai sur deux sites :

le Jardin botanique et le Muséum d'histoire naturelle de Neuchâtel.

Créer trois expositions sur un thème aussi particulier, n'est-ce pas faire de la surenchère ? Si chacune de ces manifestations porte un titre, c'est surtout en raison des lieux différents dans lesquels elles sont présentées : « *Nature en Lumières* » dans la villa de l'Ermitage, « *Je vais devenir plante moi-même* » dans l'auditoire du Muséum et « *Rousseau de la lettre à la fleur* » dans le jardin à thèmes du Jardin botanique. Dans les faits cette trilogie forme un tout, uni et cohérent.

Nature en Lumières. Sur les pas de Rousseau au pays de Neuchâtel

(du 13 mai au 24 juin 2012)

La première exposition donnera l'occasion au visiteur de plonger dans les paysages du 18^e siècle. Quelle nature Jean-Jacques Rousseau a-t-il réellement découverte lors de ses deux séjours dans la Principauté ? Des plans et gravures permettront d'explorer certaines pistes et de comparer les écrits de l'époque aux descriptions faites par le philosophe.

Je vais devenir plante moi-même. Rousseau botaniste

(du 12 mai au 30 septembre)

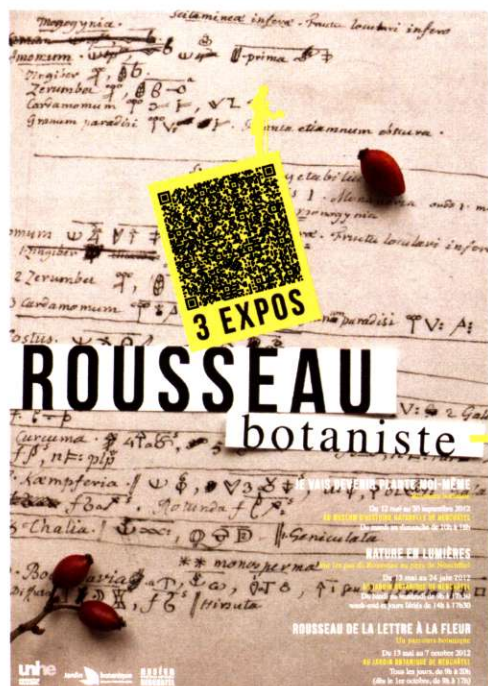
La deuxième exposition s'attache à présenter les origines de la dernière passion du penseur. Rousseau s'initie à la botanique en 1763 à Môtiers, dans le Val-de-Travers (voir l'article d'Otto Schäfer dans ce numéro). Depuis lors et jusqu'à la fin de sa vie, il herborisera, souvent seul, mais aussi en compagnie des quelques amis qu'il s'est faits dans la Principauté de Neuchâtel. Loin de pratiquer en dilettante, il dirige les petites expéditions en direction de La Robella, du Chasseron ou du Creux-du-Van. L'établissement d'herbiers est l'une de ses activités principales. Les botanistes qui l'accompagnent décrivent également les espèces selon la nouvelle nomenclature que le botaniste suédois Linné (1707-1778) a mise en place : *Systema Naturae* [...]. Si la première édition de cette œuvre de taxinomie date de 1735, ce n'est qu'à partir de la 10^e édition, parue en 1758, que le biologiste généralise son concept de nomenclature binominale, soit la description d'un organisme par un nom de genre et un nom d'espèce (par exemple la Pâquerette *Bellis perennis*, Linné 1753). Dès la parution de cet ouvrage, les naturalistes neuchâtelois adoptent ce système alors que ni le grand botaniste bernois De Haller, ni les français ne semblent s'y intéresser. Ainsi Rousseau, convaincu par ses amis, va-t-il

être l'un des pionniers de la diffusion de la connaissance de la systématique prônée par Linné. Cette classification est encore en vigueur aujourd'hui.

Rousseau de la lettre à la fleur. Un parcours botanique

(du 13 mai au 7 octobre)

Cette troisième exposition clôt la trilogie, en démontrant la volonté de Jean-Jacques Rousseau de démocratiser la botanique, une science par trop hermétique au 18^e siècle. Grâce à l'installation de plantes mises en valeur par les horticulteurs du Jardin botanique - Elisabeth Baguet-Oppliger et Laurent Oppliger - le visiteur pourra ainsi être accompagné des pensées et conseils du philosophe et suivre son enseignement dispensé dans les *Lettres de botanique*.



Neuchâtel et la vigne au XVIII^e siècle (rapide survol)

Patrice Allanfranchini

Conservateur du Musée de la Vigne et du Vin, Château de Boudry

Jean-Jacques Rousseau a découvert pour la première fois la ville de Neuchâtel durant l'hiver 1730-1731. Il y donne quelques cours de musique. En 1762, il revient dans la principauté et s'installe à Môtiers. Le 12 mai 1763, il acquiert le statut de bourgeois. Jusqu'en 1765, date de son départ précipité du Val de Travers, il ne passe dans la capitale que de brefs séjours, convié là par son ami Pierre-Alexandre DuPeyrou. Si la ville ne l'inspire pas, il a sans doute été surpris par son environnement viticole. En effet, il est impossible à cette époque de l'ignorer tant la vigne ceinture la ville. Pour s'en convaincre, il suffit de consulter quelques anciennes gravures comme celles de David Herrliberger (1687-1777), qui présentent la ville vers 1760 tant vue du lac que depuis l'antique colline du Crêt-Taconnet.

En ce temps-là, dès que l'on sort des murailles qui sont encore effectives, on se heurte à une omniprésence de la vigne, montrant à l'envi que cette culture joue un rôle prépondérant dans l'économie locale. Presque tous les bourgeois en possèdent quelques parchets ; la plupart entre un et cinq ouvriers¹ ; seuls une dizaine d'entre eux peuvent se targuer d'en posséder plus de quatre hectares. L'honorable Compagnie des vigneron est alors la plus importante corporation de la ville puisqu'elle compte comme membres tous ceux qui sont propriétaires et qui désirent que le travail de leurs vigneron soit supervisé par des experts. Quant aux vigneron eux-mêmes, dès qu'ils travaillent des parcelles sises dans la Mairie de Neuchâtel, ils sont obligés de prêter serment à la Compagnie et de se soumettre à sa juridiction. Ceux qui contrevenaient à

ses directives pouvaient être mis à l'amende et dans les cas les plus graves, être purement et simplement bannis de la ville. Au centre, deux mâts sont érigés et lorsque les bannières y flottent, personne n'a le droit de se rendre dans les vignes. L'ordre des saisons est réglementé et les tâches surveillées.

De leur côté aussi, les Quatre Ministraux² sont concernés. Au mois d'août, à l'approche de la véraison, les vignes sont mises à ban. Les Conseils de ville nomment les capitaines des brévards pris dans leur rang pour surveiller le travail de douze gardes-vignes. Ceux-ci, après avoir prêté serment, sont chargés de garder les parchets des déprédations possibles mais surtout de vendanges précoces.

En septembre, les Quatre Ministraux convoquent le Conseil Etroit pour établir les prudhommes ou visiteurs jurés des vignes. Ils en choisissent quatre, à savoir deux du petit Conseil ou Conseil des Vingt-quatre et deux du Conseil des Quarante. Ceux-ci entrent immédiatement en fonction et après une première visite du vignoble, ils présentent un rapport circonstancié aux Quatre Ministraux, eu égard à leurs observations sur l'état de maturité du raisin. On leur ordonne alors de procéder à une seconde visite pour qu'ils se prononcent sur «*le jour auquel il convient de mettre le ban*». Il faut entendre par la mise du ban en réalité, la levée du ban, soit le début de la vendange.

Dès que cette visite est faite, on assemble à nouveau le Conseil Etroit où les quatre prudhommes sont invités à présenter un rapport général et détaillé sur l'état de maturité

1 Louvrier de vigne neuchâtelois = 352m2.

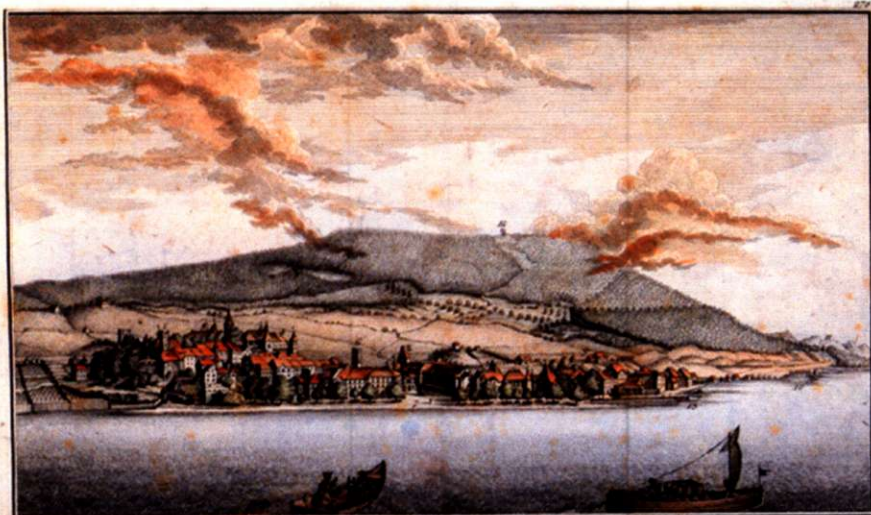
2 BPUN manuscrit 1592

du raisin. Les deux membres du Conseil des Quarante sortent ensuite de la salle. Seuls les membres du Conseil Etroit sont habilités à se prononcer sur le jour de l'ouverture des vendanges.

Avant ce jour-là, deux des Quatre Ministraux, en compagnie de quelques membres du Conseil Etroit, experts en vin, et de l'Intendant de l'Hôpital vont visiter les vignes dépendantes de la dîme de Saint Blaise, les *moitresses* et les *tierces gerles*. Le receveur de la Maladière visite sa dîme particulière. Des ordres concernant les mises aux enchères des récoltes sont donnés à l'intendant de l'Hôpital, soit l'hospitalier afin que celui-ci les transmette au sous-hospitalier qui affiche les billets de publications aux lieux ordinaires. Cette procédure permettait aux futurs enchérisseurs de la dîme de s'informer. Parallèlement, dans les derniers jours de septembre, on avertit le cabaretier de l'Aigle Noir de préparer le repas du ban que l'on commande pour environ trente personnes.

Avec octobre *«on met le ban des Vendanges»*. Au jour fixé d'avance et quelques heures avant de se rendre dans les parchets, les visiteurs des dîmes font un ultime rapport à Messieurs les Quatre Ministraux, suite aux dernières observations recueillies et ils donnent leur avis sur le prix auquel il convient de laisser échoir les mises aux enchères des dîmes.

Ensuite, Monsieur le Maire, les membres de la Justice et les Quatre Ministraux s'assemblent. Le maître-bourgeois en chef demande que les prudhommes soient encore entendus après avoir prêté serment. Dès leur rapport lu, il requiert que *«le ban des Vendanges soit mis & crié suivant coutume & conformément à nos franchises et libertés. Monsieur le Maire demande la connaissance à l'ainé des membres de la Justice»*. Il faut entendre par connaissance la présence entre les mains du maire d'une grappe de raisin bien mûre qui atteste que la récolte peut débiter.



Vue de la Ville de NEUCHÂTEL, depuis le Lac
 1. Porte du Château 2. Porte des Charvannes
 Cathédrale 6. La Tour de Digne 7. La Place
 11. Le Mûl 12. Le Chaumont



Entre le Mydi et le Couchant
 3. Porte de l'Hôpital 4. Le Château 5. L'Église
 8. Le Temple neuf 9. La Rochette 10. Le Crêt
 13. L'Embouchure du Leyon

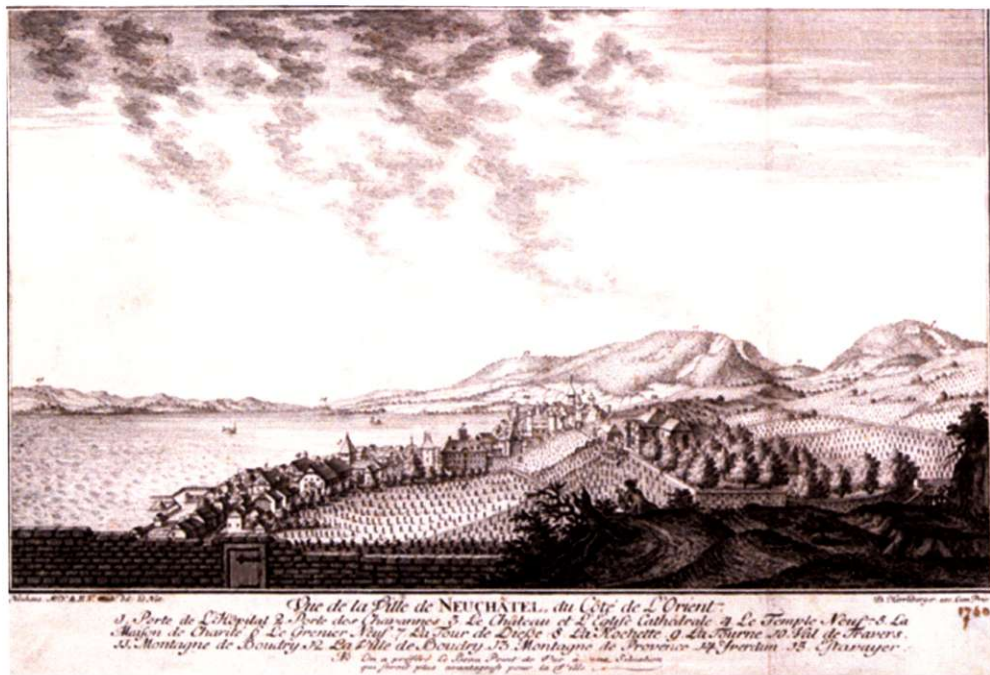
Ensuite, à l'exception des Quatre Ministraux, tous se rendent au logis de l'Aigle noir pour délibérer encore sur le cas. La délibération faite et la décision prise, tous les membres de la Justice retournent à l'Hôtel de Ville où le doyen de la Justice annonce le jour fixé pour le début de la récolte dans les divers quartiers du vignoble. Ceci fait, les quatre Maîtres-bourgeois, précédés des sauthiers, vont faire les proclamations publiques du ban des vendanges aux endroits accoutumés.

Les Quatre-Ministraux s'occupent encore de l'organisation des enchères des dîmes en vin dépendantes de l'Hôpital, appelées communément la dîme de Saint-Blaise. Comme les habitants de Saint-Blaise avaient obtenu du Conseil d'Etat, dans un arrêt rendu le 16 janvier 1733, le droit de décider eux-mêmes de leur ban de vendanges pour autant qu'ils en avertissent à l'avance les Quatre Ministraux, ces derniers devaient souvent

attendre que les dates de vendanges de Saint-Blaise soient définies pour exposer ces dîmes aux enchères.

Juste avant la rupture du ban, on établit quatre gardes du quartier des Repaires, qui est vendangé plus tardivement, pour surveiller et empêcher que les vignes vendangées ne subissent quelques dommages par des grappilleurs non autorisés. Leur office dure jusqu'au jour où l'on publie le ban des Repaires et celui du grappillage.

Précisons que les vendanges en Ville s'effectuent en fonction d'un ordre bien défini. D'abord, les vignes dites privilégiées sont vendangées, et cela deux jours avant l'ouverture générale du ban. Ensuite, les vendangeurs peuvent se rendre dans les autres parchets à l'exception de ceux des Repaires, Doeurs, Tombet et Draize.



David Herrliberger, Vue de la Ville de Neuchâtel, du côté de l'orient

Après les vendanges, les maîtres-bourgeois devaient attendre la fin du mois de novembre ou le début de celui de décembre pour avoir à s'occuper de la Vente — soit l'établissement du prix officiel du vin pour l'année courante — établie par le Conseil d'Etat.

En ville de Neuchâtel, comme démontré ci-dessus, on ne plaisante pas avec les affaires de vignes qui occupent à la fois tant les autorités que les bourgeois. Il est vrai que si le marché

de l'argent offrait des intérêts entre 4 et 5%, le rendement des vignes et de la vente du vin rapportaient davantage, surtout au XVIII^e siècle. Quelques comptabilités montrent à l'envi quel revenu on tirait alors des vignes. Pour les années qui nous intéressent, le tableau ci-dessous montre bien le rendement réel des vignes. Cet exemple est tiré des archives Marval³ pour une vigne sise à Pain-Blanc.

3 AEN Fonds Marval

années	gerles blanc	rouge	total	rendement gerles par ouvner	valeur à la Vente	frais de culture	produit positif	produit négatif	% sur le capital de £1140 par 6 années
1750	17.00	3.00	20.00	2.35	211.20	72.10	139.10		12.75
1751	20.00	5.00	25.00	2.94	250.00	68.00	182.00		
1752	22.00	10.00	32.00	3.76	268.80	68.60	200.20		
1753	42.50	11.25	53.75	6.32	241.85	88.05	153.80		
1754	19.25	9.50	28.75	3.38	193.20	57.45	135.75		
1755	15.00	4.00	19.00	2.23	118.55	55.35	63.20		
1756	9.50	2.00	11.50	1.35	92.00	65.20	26.80		4.87
1757	3.10	1.00	4.10	0.48	35.25	76.45		41.20	
1758	5.75	1.75	7.50	0.88	100.80	50.70	50.10		
1759	8.00	3.00	11.00	1.29	132.00	57.25	74.70		
1760	25.66	5.25	30.91	3.63	192.15	66.85	125.30		
1761	27.25	4.30	31.55	3.71	151.80	53.25	98.50		
1762	15.50	4.75	20.25	2.38	145.20	81.20	63.95		8.25
1763	24.12	7.25	31.37	3.69	151.40	54.40	96.95		
1764	19.50	6.00	25.50	3.00	208.75	73.95	134.75		
1765	21.00	10.50	31.50	3.70	181.40	61.85	119.55		
1766	7.75	4.25	12.00	1.41	149.55	57.45	92.10		
1767	9.25	4.30	13.55	1.59	145.05	87.80	57.25		
1768	18.25	4.25	22.50	2.64	183.60	81.35	102.20		9.62
1769	5.30	2.00	7.30	0.85	119.65	72.25	47.40		
1770	7.50	1.60	9.10	1.07	176.00	68.75	107.20		
1771	5.10	1.30	6.40	0.75	124.00	75.70	48.25		
1772	36.28	11.60	47.88	5.63	345.30	84.55	260.70		
1773	12.75	2.25	15.00	1.66	180.00	80.45	99.55		

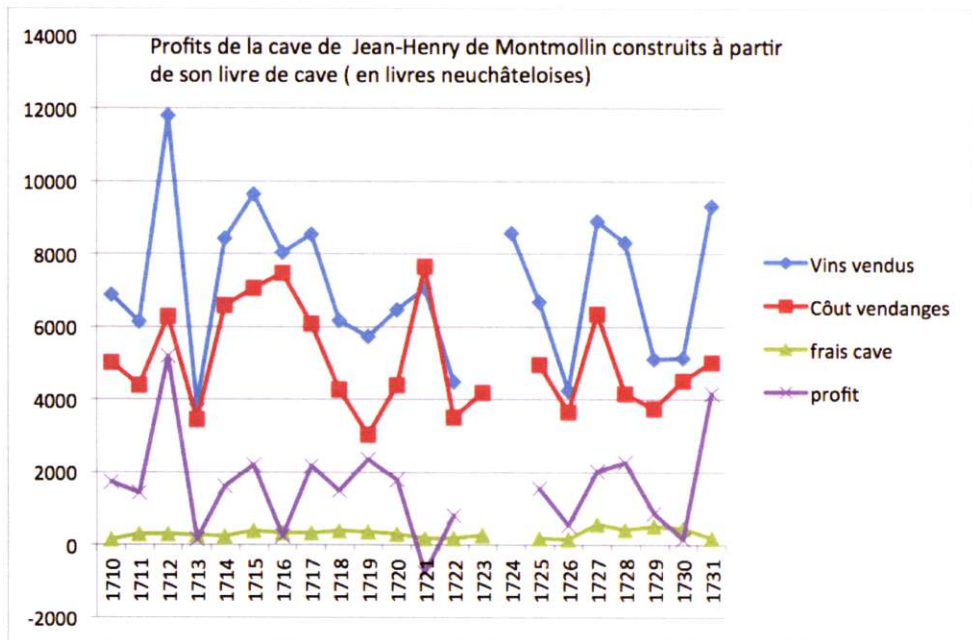
Donc, on remarque aisément que le rendement du capital en pourcentage est globalement supérieur au 5% du loyer de l'argent. En essayant de dépasser les frais liés à la culture des vignes et de porter son regard sur les plus-values que le commerce des vins peut apporter, grâce à un livre de cave conservé dans les archives Montmollin⁴, on remarque que la commercialisation apporte à ceux qui l'exercent des bénéfices intéressants. Le graphique ci-dessous le prouve.

C'est évidemment la ligne du profit qui est significative et qui montre en proportion les plus-values que la vente de vins apporte au-delà des coûts et profits de vendanges.

4 AEN Fonds Montmollin

Bien sûr, certaines années peuvent être négatives. La plupart du temps, c'est dû à des grêles ou des problèmes liés à la météorologie. Il faut aussi tenir compte des cycles végétatifs naturels de la vigne qui jouent encore des rôles significatifs. Cependant, pour pallier ces variations, grâce au système de la Vente des vins sous l'égide du Conseil d'Etat, on joue sur les prix réels du vin afin d'assurer bon gré mal gré des revenus tant aux vigneronns qu'aux négociants.

Ainsi, tous ceux qui arrivent à Neuchâtel au XVIII^e siècle doivent rapidement être mis au courant des problèmes viticoles car ceux-ci sont sans doute la principale préoccupation des bourgeois de la Ville, surtout lorsque les vendanges approchent. Rousseau n'a pas dû y échapper même si cela ne le captivait pas !



Jean-Jacques Rousseau et la popularisation de la botanique

Otto Schäfer

Pasteur et biologiste

Comme tout jardin botanique, le Jardin de l'Ermitage à Neuchâtel est investi de plusieurs missions. Il est au service de la recherche et de l'enseignement universitaires; d'autre part il promeut l'initiation du grand public à la connaissance et à la culture des plantes, la pédagogie de la relation à la nature et la protection de la biodiversité végétale. Le jardin botanique attire donc tout autant les botanistes que les *botanophiles* – pour reprendre un terme rare mais significatif que Jean-Jacques Rousseau emploie dans ses écrits.

En cette Année Rousseau 2012 il aurait été redondant de retracer la manière dont ce grand philosophe des Lumières s'est familiarisé avec la science botanique lors de son séjour à Môtiers de 1762 à 1765. Les circonstances biographiques et le contexte intellectuel de « la dernière passion de Jean-Jacques Rousseau »¹ ont été décrits maintes fois.² A tout jamais, le canton de Neuchâtel pourra se prévaloir de l'honneur d'avoir permis à Rousseau de réaliser sur le tard, à l'âge de 52 ans, la vocation de botaniste qui préexistait à l'état latent et qui, malgré des hauts et des bas, n'allait plus le quitter désormais jusqu'à sa mort en 1778. L'apport déterminant des

médecins et botanistes locaux Jean-Antoine d'Ivernois (1703-1765) et Frédéric-Samuel Neuhaus (1733-1802) est bien connu ; on sait aussi la complicité de Pierre-Alexandre du Peyrou (1729 – 1794), attiré comme son ami Rousseau par ce que Linné appelait *la science aimable*. Grâce à la synthèse de témoignages divers, on dispose depuis longtemps de tableaux vivants des herborisations en groupe, notamment aussi avec Abraham Gagnebin (1707-1800), spécialiste le plus important à cette époque de la flore jurassienne. La Salle Rousseau de la Bibliothèque publique et universitaire de Neuchâtel contient de précieux documents d'époque relatifs à Jean-Jacques Rousseau botaniste, spécialement l'un des herbiers qui étaient en sa possession. Il est plus pertinent, sans doute, de sortir de ce cadre régional et de considérer, à l'échelle européenne, la botanique de Rousseau du point de vue de sa contribution à l'engouement d'un large public pour l'étude des plantes. Car c'est son engagement de vulgarisateur et d'éducateur – et seul cet aspect-là de son activité de botaniste – qui assure à Rousseau une place réelle dans l'histoire des sciences végétales. Pour le reste – quelques explorations dans le Jura, le Lyonnais et le Dauphiné, en Angleterre, en Picardie et en région parisienne, ainsi que des travaux comparatifs consacrés à l'épineux problème de la synonymie des plantes chez les auteurs anciens – Rousseau faisait de la botanique scientifique comme Einstein jouait du violon : sa célébrité apportait quelque gloire à une activité accessoire mais ne pouvait nullement se justifier par elle. En revanche, nous le disions, Rousseau a eu un rôle considérable d'instigateur et de novateur en ce qui concerne la popularisation de la botanique et son potentiel pédagogique.

1 Titre d'un article de François Matthey dans la Revue neuchâteloise, n° 100, 25^e année, automne 1982.

2 Voir par exemple: Eigeldinger, Frédéric et Marc : L'âge d'or et l'exil : J.-J. Rousseau au Val-de-Travers. – Les Gorges de l'Areuse. Ouvrage publié à l'occasion du centième anniversaire de la Société des Sentiers des Gorges de l'Areuse. Neuchâtel, Baconnière, 1986, p. 20-30 ; Ducourthial, Guy. La botanique selon Jean-Jacques Rousseau. Paris, Belin, 2009 ; Rheault, Sylvain : Place et rôle de la botanique dans l'œuvre de Rousseau. – Mémoire de maîtrise. Département d'études françaises, Faculté des arts et sciences, Université de Montréal, septembre 1989 ; disponible sur le site <http://uregina.ca>.

C'est Johann Wolfgang v. Goethe (1749 – 1832), entre autres, qui en témoigne quatre ans seulement après la mort de Rousseau :

*Dans les Œuvres de Rousseau se trouvent de très attachantes Lettres sur la botanique dans lesquelles il expose cette science à une dame, de la façon la plus compréhensible et la plus élégante. C'est un véritable modèle de la bonne manière d'enseigner et un supplément à l'Émile. Je saisis donc l'occasion de recommander de nouveau le beau règne des fleurs à mes belles amies.*³

Les propos élogieux de Goethe se réfèrent aux huit *Lettres élémentaires sur la botanique* rédigées de 1771 à 1774 et adressées à Madeleine-Catherine Delessert, amie proche et quasi-parente de Rousseau (il l'appelle sa *chère cousine*). Madame Delessert était la maman d'une fille de quatre ans, Marguerite-Madeleine - l'aimable Madelon dans la diction de Rousseau. C'est pour introduire l'enfant progressivement dans la connaissance des plantes que Rousseau avait accepté, à la demande de la mère, de concevoir une initiation par étapes à la botanique. Toute la famille ou presque semble avoir profité de ce « cours par correspondance »⁴ à l'espace un peu irrégulier, il est vrai. L'échange épistolaire entre Madeleine-Catherine Delessert et Jean-Jacques Rousseau montre en tout cas que c'est la maman elle-même, tout d'abord, qui apprend à déterminer les plantes. Et l'histoire ultérieure retiendra la passion botanique de Benjamin Delessert, frère de Madelon, dont l'imposante collection a été intégrée dans l'Herbier de Genève.

3 Lettre au Duc Charles Auguste de Saxe-Weimar, 16 juin 1782, citée d'après *J. J. Rousseau's Briefe über die Anfangsgründe der Botanik*, übersetzt von Martin Möbius, Leipzig, J. A. Barth, 1903, exergue (traduction O. Schäfer).

4 L'expression – très juste – est de François Matthey, op. cit., p. 30.

Le terme de « cours par correspondance » est d'autant plus approprié que la démarche comportait aussi un certain contrôle des connaissances. Madame Delessert ramassait des plantes pour les sécher et les envoyer à Rousseau lequel corrigeait les déterminations et identifiait lui-même les espèces inconnues de sa correspondante. Il ne manque pas de lui faire remarquer qu'il lui est parfois impossible de se prononcer lorsque l'échantillon ne comprend que la fleur et non les feuilles – on croit entendre une institutrice de nos jours relevant tant de fois le même défaut sur les herbiers des élèves du primaire. Rousseau est d'ailleurs un peu déçu par le faible nombre d'échantillons qu'il reçoit : « connaître de vue et par leur nom environ deux cents plantes » - voilà la barre que le philosophe fixe à son élève botanophile.⁵

L'approche méthodique de Rousseau dans les huit *Lettres élémentaires* consiste à expliquer les organes de la fleur, puis les autres parties de la plante, et ceci dans un premier temps sur un modèle facilement analysable par sa grande taille et la simplicité (apparente) de sa structure - le lis blanc.⁶ Rousseau fait comprendre que cette espèce précise est le type de toute une famille, les liliacées, dont il mentionne de nombreuses autres espèces, certaines à floraison automnale (safran⁷ et colchique), d'autres très courantes dans l'univers d'une enfant : « même l'oignon, le poireau, l'ail, qui sont aussi de véritables liliacées, quoiqu'elles paraissent fort différentes au premier coup d'œil. »⁸ Après les

5 Lettre du 30 août 1773 (*Correspondance générale*, n° 4092).

6 Rousseau a conscience de la *saison bien avancée*. Il aurait pu choisir la tulipe, par exemple, mais écrivant le 22 août 1771, il ne peut proposer à l'observation directe que les fleurs de fin d'été.

7 En réalité une iridacée.

8 La botanique de Jean-Jacques Rousseau, contenant tout ce qu'il a écrit sur cette science. Paris, F. Louis, 1802, réimpression 2010, p. 91. On trouve plusieurs autres éditions des *Lettres élémentaires*,

Liliacées Rousseau fait découvrir cinq autres familles de plantes – toujours par observation directe de la plante sur pied, puis par décomposition successive des pièces florales : les crucifères, les papilionacées, les fleurs en gueule (labiées et personnées, c'est-à-dire les deux familles actuelles des Lamiacées et des Scrophulariacées), les ombellifères, les composées et enfin, dans la lettre VII écrite à la hâte en 1774 et marquée par un essoufflement certain, les arbres fruitiers (représentants des Rosacées). La lettre VIII traite de l'art de confectionner des herbiers, elle est antérieure à la lettre VII et a été placée à la fin à cause de son thème hors série.

Les *Lettres élémentaires sur la botanique* n'ont été publiées qu'après la mort de Rousseau. Leur impact culturel a été considérable comme le laisse entendre le propos de Goethe cité plus haut. Leur caractère inachevé a défié deux botanistes de renom à adjoindre au petit fascicule composé par Rousseau lui-même des lettres supplémentaires : Thomas Martyn (1736 – 1825) en Angleterre⁹ et Joseph Philippe de Clairville (1742 – 1830) en Suisse. En amplifiant le modeste recueil de lettres rédigées par Rousseau lui-même, Martyn et Clairville cherchaient à constituer un manuel complet et donc réellement utilisable d'initiation à la botanique. Un autre supplément a été réalisé sous la forme de quinze promenades (surchargées et livresques ce qui fait ressortir par contraste le génie pédagogique de Rousseau). Il s'agit d'un ouvrage anonyme intitulé *Botanique des enfans* paru en 1799/1800 (an VIII) et dans lequel un père de famille s'occupe de la formation botanique de sa fille de dix ans (*ma chère Stéphanie*). La première promenade

parfois sous le titre (ancien mais contestable) « Le botaniste sans maître » ; voir aussi la belle édition artistique contemporaine : Jean-Jacques Rousseau, *Écrits sur la botanique*. Illustrés par Axel Ernst, préface de Marcel Cottier. Genève, Notari, 2009.

⁹ *Letters on the Elements of Botany Adressed to a Lady*, London 1785.

s'ouvre par ses mots : « Vous avez vu, mes chers enfans, dans la lecture des lettres élémentaires, l'esquisse d'une partie du règne végétal ; mais vous avez senti vous-mêmes, qu'il existoit beaucoup de plantes qui n'ont aucun rapport avec les *familles* que vous avez appris à connaître. » Or, l'auteur de rassurer les chers petits, grâce à « des observateurs infatigables » le règne végétal a été « mis en ordre » dans son ensemble. L'ouvrage montre donc à la fois que les *Lettres élémentaires* ont bien servi à l'initiation à la botanique et qu'en même temps leur approche trop sélective a été ressentie comme une source de frustrations.¹⁰ Il fallait corriger ce défaut par un ensemble plus exhaustif dont l'habileté pédagogique restait cependant aléatoire.

Quoi qu'il en soit, et la République et l'Empire incluèrent dans la rousseaulâtrie générale l'œuvre du vulgarisateur botanique.

¹⁰ Mme Delessert n'avait pas ce problème puisqu'elle pouvait demander à Rousseau la détermination de n'importe quelle plante, que celle-ci appartienne ou non aux familles traitées dans les *Lettres élémentaires*.



Planche de M.-C. Delessert envoyée à Rousseau
Fonds Rousseau BPUN

En 1805, une édition somptueuse des œuvres botaniques de Rousseau a été publiée (avec les suppléments de Clairville). Elle comportait des gravures coloriées de l'un des très grands dans le monde de l'illustration botanique: Pierre-Joseph Redouté, célèbre de nos jours encore par ses représentations des roses de l'Impératrice Joséphine.¹¹

L'approche de Rousseau a été comprise non seulement comme exemplaire sur le plan didactique et pédagogique mais aussi comme sérieuse sur le plan scientifique¹². Cette opinion se vérifie lorsqu'on analyse les nombreuses annotations critiques que Rousseau a apportées à l'un des très rares ouvrages de vulgarisation botanique de son époque : « La botanique mise à la portée de tout le monde » de Nicolas-François (et Geneviève) Regnault

11 *La botanique de J. J. Rousseau*, Paris, Delachauxée et al., 1805. Réédition Genève, Lied, 1980.

12 Malgré quelques erreurs mineures dont les *Lettres élémentaires* ne sont pas exemptes.



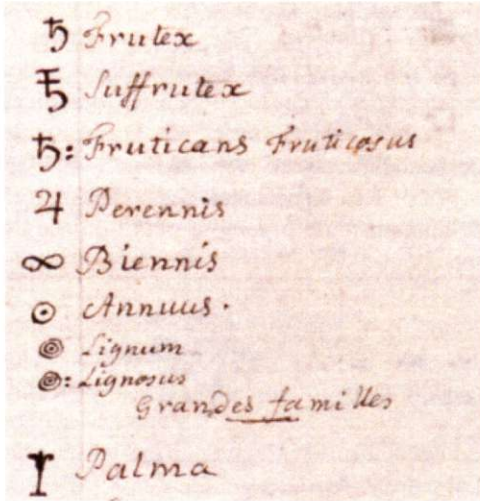
(paru en plusieurs livraisons de 1769 à 1781). Les commentaires manuscrits de Rousseau, formulés à la demande de l'abbé de Pramont, dénotent une solide connaissance de la matière traitée - malgré une certaine précipitation se traduisant par un ton agacé. Les corrections sont justifiées, les encouragements (plus rares) fondés et les compléments presque toujours d'un intérêt réel. Dans ces compléments, Rousseau ne renie pas sa fibre pédagogique lorsqu'il remarque par exemple au sujet du pavot rouge (coquelicot) : « On aurait dû peut-être faire mention de l'extrême caducité des pétales, qu'il est presque impossible de conserver attachés à la fleur. »¹³ En effet, ces pétales de coquelicot qui tombent, c'est ce que constate non seulement le botaniste herborisant lorsqu'il étale et sèche son échantillon mais même le petit enfant rabattant les pétales pour donner à la fleur de coquelicot un aspect de danseuse à crinoline écarlate.

Ajoutons que Rousseau avait le projet de publier un *Dictionnaire des termes d'usage en botanique*, dictionnaire dont d'importants fragments sont conservés. Ce projet sans doute parallèle aux *Lettres élémentaires*, devait rendre service aux *botanophiles* et aux botanistes débutants ; déjà annoncé par la rumeur publique, ce dictionnaire aurait constitué une innovation précieuse si Rousseau l'avait achevé et publié.¹⁴ Une autre démarche remarquable de Rousseau vulgarisateur de la botanique est restée à l'état d'ébauche et de manuscrit posthume : il s'agit d'un système de signes permettant de condenser une flore de détermination en un volume très réduit. Souvent gêné, sur le terrain, par l'épaisseur et le poids d'une flore prétendument « portable » (le *Species plantarum* de Linné), Rousseau souhaitait substituer des abréviations, des

13 Ducourthial, Guy, op. cit., p. 264.

14 Des dictionnaires de botanique paraîtront après la mort de Rousseau, par exemple ceux de Bulliard (1783), de Jolyclerc (1798) et de Philibert (1804).

chiffres ou des pictogrammes à l'expression langagière des caractères floristiques : un p surmonté d'un 3 signifie *tria petala*, trois pétales. Face à la complexité de ce système de « pasigraphie botanique », Rousseau finit par se décourager : « Quelque ingénieuse et expéditive que fût cette méthode, il me dit qu'il y avait renoncé, parce qu'elle ne lui présentait que des squelettes ». C'est ce que rapporte l'un de ses fidèles disciples, Bernardin de Saint-Pierre (1737 – 1814)¹⁵.



Système de pasigraphie botanique imaginé par Rousseau. Fonds Rousseau BPUN

Un autre trait marquant de Rousseau adepte de la science botanique est son plaidoyer inconditionnel pour le système et la nomenclature de son contemporain Charles de Linné (1707 – 1778). Rousseau ne se lasse pas de vanter la *nomenclature* linnéenne – nom de genre suivi d'un nom d'espèce – dont le grand mérite est d'avoir remplacé les paraphrases longues et variables des botanistes anciens.

15 *Etudes de la Nature* (1784), XI^e étude. Cité d'après Ducourthial, Guy, op. cit., p. 307. Ducourthial reproduit en annexe les centaines de signes imaginés par Rousseau. Quant à Bernardin de Saint-Pierre, il a considérablement contribué, tant par les *Etudes de la nature* (1784) que par *Paul et Virginie* (1787), au rayonnement de la botanique de Rousseau.

Sur ce plan (de la nomenclature), Rousseau appartient à un courant majoritaire même en France où l'on avait un peu de peine à reconnaître la supériorité d'une initiative venant de Suède. Le système de Linné, en revanche, s'imposait plus difficilement ; il s'agit d'un système artificiel exclusivement basé sur les caractères sexuels des plantes et combattu pour de bonnes raisons notamment par des grands noms de la botanique française, tels que Bernard et Antoine-Laurent de Jussieu, concepteurs d'un système naturel.¹⁶ Quant à Rousseau, il promeut et la nomenclature et le système du savant suédois, le système surtout en raison de sa clarté et simplicité. Là encore, la préoccupation pédagogique n'est pas étrangère à l'option défendue par Rousseau. La popularité de ce dernier a contribué, en France surtout, à la création de nombreuses « sociétés linnéennes » autour de 1780 d'abord, ensuite vers 1820 ; plusieurs d'entre elles sont encore fort actives. Il n'est pas sûr que sans l'influence posthume de Rousseau, le patronage de Linné se serait étendu jusqu'à la dénomination officielle de ces sociétés d'émulation consacrées à la botanique et à l'histoire naturelle.

Il reste à mettre en relief le lien évident, chez Rousseau, entre vulgarisation botanique et éducation féminine. Goethe ne manque pas d'attirer notre attention sur le fait que dans les *Lettres botaniques*, Rousseau expose cette science à une dame. Le poète allemand lui-même y trouve une occasion de recommander « le beau règne des fleurs » à ses « belles amies ». Une autre observation de Goethe est fort significative à cet égard : le prince des poètes considère les *Lettres élémentaires* comme « un supplément à l'Emile ». Or, dans le camp progressiste l'une des principales critiques faites à l'auteur du traité pédagogique de 1762 est d'avoir consacré quatre livres

16 Dans la France de cette époque, les adeptes du système de Linné se concentrent dans des villes de province, Paris restant réfractaire aux linnéens.

au protagoniste masculin et un seul à son pendant féminin Sophie. Dans leur biographie de Rousseau, Monique et Bernard Cottret résument : « Émile est fait pour la liberté, Sophie pour la contrainte et la soumission. Son éducation demeure rudimentaire, ses lectures limitées et contrôlées. »¹⁷

Cependant, dans ce domaine comme dans d'autres, la position de Rousseau n'est pas univoque. Les paradoxes de Jean-Jacques sont bien connus. En l'occurrence on pourrait penser que les *Lettres élémentaires sur la botanique*, destinées à une mère en vue de l'éducation de sa fille, représentent autant un supplément à Émile qu'un correctif du champ d'application trop exclusivement masculin des principes éducatifs développés dans ce traité. S'il avait voulu rester dans le partage des rôles convenu, Rousseau aurait appris à Madelon et à sa mère de jolis noms de plantes et la confection de beaux bouquets, peut-être même le « langage des fleurs ». Or, c'est bien de science qu'il en va dans les *Lettres élémentaires*, non pas une « science de mots » mais une connaissance établie sur l'observation critique. L'apprentissage d'un système et de tout un appareil terminologique ne semble pourtant pas indispensable à la culture des jeunes filles et encore moins des petites filles. Pour sa vie future d'épouse et de mère, Madelon n'a peut-être pas besoin de savoir que la chose que l'on appelle négligemment « fleur » ne représente en réalité que *la corolle* et donc une partie seulement de la fleur. Qu'elle distingue attentivement des glandes végétales chez les Crucifères n'a d'intérêt que pour lui « apprendre à voir », à exercer son attention. Aucune discrimination ici – au niveau de la méthode - d'avec la culture scientifique destinée aux garçons.

Sans aucun doute, la botanique de Rousseau est essentiellement féminine. Il y a à cela quelques

raisons triviales et notamment, en dehors des domaines traditionnellement féminins du jardinage, de la cuisine et de la pharmacie domestique, l'association d'idées ancienne et universelle entre la femme et la fleur, la femme et la terre. Lorsque Rousseau évoque sa communion avec la nature le consolant du commerce déplaisant des hommes, il dit se réfugier dans les bras « de la mère commune »¹⁸. Il y a des relations féminines privilégiées, celle avec Mme de Warens, dont le souvenir transparait soudain dans le célèbre épisode de la pervenche, épisode neuchâtelois puisqu'il se passe à Cressier. Il y a des *botanophiles* femmes, botanistes amatrices de grande valeur, comme la Duchesse de Portland (Margaret Cavendish Bentinck, 1715 – 1785). Très respectueux des connaissances de naturaliste de la *lady* la plus fortunée de son époque, Jean-Jacques entretient avec elle une correspondance suivie dans laquelle il se désole de ne pouvoir lui procurer des graines de *Gentiana filiformis*. Impossible en effet de contourner les noms latins de Linné, même dans l'échange avec les femmes auxquelles habituellement on n'apprenait pas les langues classiques. Madeleine-Catherine Delessert n'y échappera pas. Les *Lettres élémentaires* n'indiquent que des noms français, il est vrai, car elles veulent inspirer les explications qu'une maman donne à sa fille encore petite. La lettre VII prépare cependant, en français, la logique des noms latins binaires de Linné : « Ainsi, quand le savant Linnaeus, divisant le genre dans les espèces, a dénommé la *prune* prune, la *prune* cerise, et la *prune* abricot, les ignorans se sont moqués de lui : mais les observateurs ont admiré la justesse de ses réductions [...]. »¹⁹

18 L'expression revient plusieurs fois, le passage le plus connu se trouvant dans la 7^e promenade des *Rêveries du promeneur solitaire*.

19 *La botanique de J. J. Rousseau* (1805, réimpr. 2010), *op. cit.*, p. 145. Il s'agit de *Prunus domestica* L., *Prunus cerasus* L. et *Prunus armeniaca* L.

17 Cottret, Monique et Bernard: *Jean-Jacques Rousseau en son temps*. Paris, Perrin, 2005, p. 565.

Et dans ses déterminations des plantes que Mme Delessert lui envoie, Rousseau emploie toujours les noms scientifiques.²⁰

Cependant, le même Rousseau est capable de prétexter ces entretiens épistolaires sur la botanique pour formuler un compliment élégant mais convenu, adressé à sa correspondante : « je me fais un tableau charmant de ma belle cousine empressée avec son verre à éplucher des monceaux de fleurs cent fois moins fleuries, moins fraîches et moins agréables qu'elle. »²¹ La tension est permanente, chez Rousseau lui-même

20 *Correspondance générale*, n^{os} 4088, 4090, 4092. Voir *Herbier de Jean-Jacques Rousseau et correspondance à Madame Delessert*. TAJAN, commissaires priseurs, Paris, 16 octobre 2001, p. 23ss.

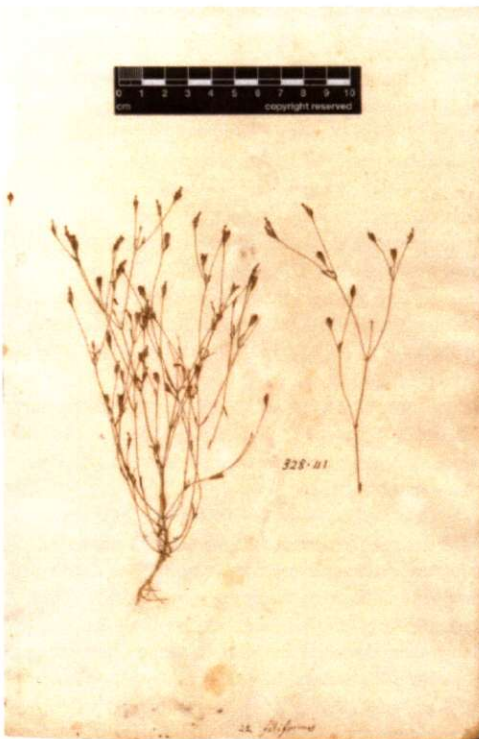
21 Fin de la II^e Lettre élémentaire.

et dans les *botaniques des dames* dont il est le principal instigateur, entre une attitude minorante (fût-elle enveloppée de courtoisie florale) et l'égalité devant le désir et le pouvoir de connaître, l'évidence des faits et la rigueur de la démarche scientifique. Aussi, en contexte allemand, le titre original de la plus importante de ces *botaniques des dames* est-il déjà révélateur : « Botanique pour les femmes et les amateurs de plantes qui ne sont pas des savants » (1798).²² L'auteur, A. J. G. Charles Batsch (1761 – 1802) enseignait la botanique à l'Université d'Iéna ; il est cofondateur, avec Goethe, du jardin botanique de cette ville. Batsch ne manque pas d'exprimer, en fin d'ouvrage, sa dette envers « l'inoubliable Citoyen de Genève ». L'équivalent anglais de Batsch, si l'on peut dire, est l'écrivain quaker Priscilla Wakefield (1751 – 1832) avec son *Introduction to Botany* (1796)²³. Cet ouvrage d'initiation à la botanique est visiblement calqué sur les *Lettres élémentaires* de Rousseau ; il a la forme d'un échange épistolaire entre deux sœurs, Felicia et Constance, avec une attribution claire des rôles de maître et de disciple. *L'Introduction à la botanique* de Wakefield a été réimprimée onze fois en un demi-siècle et traduite en français (en 1801²⁴).

22 Batsch, August Johann Georg Karl: *Botanik für Frauenzimmer und Pflanzenliebhaber, welche keine Gelehrten sind*. Jena 1798. L'édition française parue à Strasbourg en 1799 supprime la proposition relative „qui ne sont pas des savants“ – précision pédante et qui insinue nettement que les femmes ne sont pas des savants de toute façon.

23 Wakefield, Priscilla : *An Introduction to Botany in a Series of Familiar Letters*, London, E. Newberry, 1796. Dans un contexte francophone, on trouve des accents similaires dans *l'Education progressive* (1828) d'Albertine Necker-de Saussure (1766 – 1841), compatriote genevoise de Rousseau.

24 *Flore pour les jeunes personnes ou Lettres élémentaires sur la botanique*, Paris, F. Buisson, 1801 (2^e édition 1802). Dans la préface du traducteur on trouve cette perle de sagacité pompeuse : « La première Leçon de la Sagesse est de chercher à se connaître soi-même. Jeunes Françaises, écoutez sa voix, et étudiez les fleurs ! » (p. 6). La traduc-



Gentiana filiformis, herbier de Linné,
Linnean Society London

Son niveau scientifique est relativement élevé. Tout comme Rousseau lui-même, Wakefield et Batsch associent la connaissance de la nature par la botanique à des considérations d'ordre spirituel et moral. Dans un bref aperçu d'histoire de la civilisation, Batsch formule la conviction que grâce au calme et à la noblesse de l'objet « les hommes se sont améliorés par l'attention qu'ils prêtaient aux végétaux »²⁵, et d'après Wakefield la botanique permet d'introduire « des idées appropriées sur les attributs de l'Être divin en montrant l'exemple dans l'ordre et l'harmonie de la Création visible »²⁶ ; en outre, la botanique détournerait les jeunes filles d'occupations beaucoup plus nuisibles à leur âge – on entend en arrière-fond « les amusements frivoles » et « le tumulte des passions » de la *Première Lettre élémentaire* de Rousseau. Priscilla Wakefield n'a certainement pas choisi par hasard le prénom de Constance pour l'élève bénéficiant de cet enseignement botanique.

Autant les connotations morales et spirituelles que la tendance à l'amplification de l'enseignement scientifique se retrouvent dans le *Calendrier de Flore ou Études de fleurs d'après nature*, ouvrage composé de 291 (!) lettres en trois volumes, paru en 1802-1803. Son auteur, Victorine de Chastenay (1771 – 1855), partageait son savoir botanique avec un homme (son amour secret) mais lui a substitué dans la version publiée, selon les conventions du genre, une élève appelée *ma chère Fanny*. Récemment de nombreuses recherches ont été

consacrées à la *botanique des dames* des XVIII^e et XIX^e siècles, notamment aussi pour faire un bilan équitable de l'ambivalence inhérente à la démarche : « badinage précieux ou initiation scientifique ? » - voilà en des termes un peu abrupts l'alternative à trancher.²⁷ Tout comme l'auteur de cette formulation, Nicole Biagioli, deux des spécialistes anglophones de la question, Alexandra Cook²⁸ et Samantha George²⁹, convergent pour reconnaître que la botanique de Rousseau « doit être à présent considérée moins comme les tentatives du *promeneur solitaire*, que comme une étude coopérative et sociale »³⁰ à caractère réellement scientifique et que, malgré tout ce que le genre littéraire de la *botanique des dames* peut véhiculer d'encadrement paternaliste ou de dérive galante un peu facile, l'étude des plantes a constitué pour un nombre appréciable de femmes du XIX^e siècle une voie d'accès à l'univers des sciences.³¹

27 Biagioli, Nicole: Les botaniques des dames, badinage précieux ou initiation scientifique? – *Women in French Studies*, Special volume, 2010, <http://rousseaustudies.free.fr/articleNicoleBiagioli.pdf>

28 Cook, Alexandra: Idées pratiques scientifiques dans la correspondance botanique de Jean-Jacques Rousseau. – *Annales de la Société Jean-Jacques Rousseau*, 47, 2007, p. 265 – 285.

29 George, Samantha: *Botany, Sexuality and Women's Writing, 1760 – 1830: From Modest Shoot to Forward Plant*. Manchester, Manchester University Press, 2007.

30 Article cité, p. 283. Alexandra Cook est par ailleurs curatrice de l'exposition „Rousseau et la botanique“ (Genève, Conservatoire et Jardin botaniques, mai – octobre 2012).

31 Il n'est pas sans saveur de constater que dans des programmes scolaires de pays arabes, la question de l'appréciation de la botanique dans son rapport à l'éducation féminine se pose aujourd'hui avec la même ambivalence fondamentale. Le juriste Sami Awad Aldeeb Abu-Sahlieh (*Religion et droit dans les pays arabes*, Pessac, Presses universitaires de Bordeaux, 2008, p. 541) cite un expert : « Ecole secondaire : [...] Si elle [la fille] choisit l'option scientifique, on y insistera sur la botanique mais on peut laisser tomber la géométrie, l'algèbre, la physique et la chimie, ou les enseigner sous une forme simplifiée étant sans lien avec la vie pratique de la femme [ap-

tion d'Octave Ségur (1779 – 1804) constitue plutôt l'adaptation du texte par un jeune noble français nostalgique de l'Ancien Régime. Cf. Martin, Alison E.: *Revolutions in Botany : Nation, Gender and Education in the French Translation of Priscilla Wakefield's Introduction to Botany (1796)*. – *Journal of Literature and Science*, vol. 4, no 1, 2011, p. 30-43, http://literatureandscience.research.glam.ac.uk/media/files/documents/2011-10-28/JLS_4.1_Martin_30-43.pdf

25 p. 7 de l'édition allemande (traduction OS).

26 Préface.

On pourrait citer un éminent exemple suisse à l'appui de cette thèse : Rosalie de Constant (1758 – 1834). Récemment, son magnifique *Herbier peint* a fait l'objet d'une exposition au Musée botanique cantonal de Lausanne et d'une reproduction remarquable. Dans l'introduction à son herbier, Rosalie de Constant retrace, en schématisant, les étapes de la formation botanique, depuis l'éveil de la curiosité de « quelques amis réunis à la campagne » au printemps (« Tout invite à voir, à observer ») jusqu'à l'assimilation des ouvrages savants – en passant par une première approche analytique, celle de la vulgarisation proposée par le Citoyen de Genève : « On lit ensemble les six [!] lettres de Rousseau sur la Botanique, elles repandent un nouveau charme sur cette étude et donnent l'idée d'une classification, d'une méthode à suivre. Pour continuer il faut avoir recours aux savans botanistes qui ayant réuni à l'expérience de pelée à devenir épouse et mère] ».

leurs devanciers, leurs propres recherche, ont entrevu l'ensemble des végétaux. Rousseau lui-même nous le conseille quoique ennemi de ce qui desseche le plaisir que donne l'admiration de la nature, il sent qu'il faut payer de quelques peines le désir de la connoître. »³² En fin de compte, Jean-Jacques Rousseau aura encouragé au moins un premier élan de formation scientifique des jeunes filles et des femmes en se faisant vulgarisateur botanique et pédagogue herborisant. Comme sur d'autres sujets, l'engouement pour le jardin anglais par exemple, Rousseau est loin d'être le seul à promouvoir cette évolution. Mais il lui donne une expression si belle et si appropriée qu'il en force le pas et en élargit l'adhésion. Il y ajoute aussi une part essentielle de poésie, d'imagination, de bonheur existentiel et de

32 *L'herbier peint de Rosalie de Constant. Le dessin de fleurs à la fin du XVIII^e siècle.* Lausanne, La Bibliothèque des Arts et Musée botanique cantonal, 2008, p. 18-19.



Malva alcea, l'herbier peint de Rosalie de Constant. Copyright, Musée botanique cantonal de Lausanne

calme spirituel³³ : la botanique de Rousseau est tout sauf aride et des pages parmi les meilleures sur le sujet se trouvent non par hasard dans l'œuvre maîtresse de ses vieux jours, les *Rêveries du promeneur solitaire* (1776-1778).

Il reste un tout dernier point. Si Jean-Jacques Rousseau a autant favorisé la popularisation de la botanique c'est aussi, à n'en point douter, à cause des handicaps et des imperfections qu'il avait dans ce domaine. Je dis bien « à cause » et non pas « malgré ». Les maîtres « incollables » et époustouffants de facilité risquent de décourager, la motivation en revanche s'entretient avec des maîtres eux-mêmes obligés de faire des efforts, de réviser, de vérifier, de se corriger et de suivre cette formation continue qui s'appelle la vie

33 Voir Roch, Philippe : *Dialogues avec Jean-Jacques Rousseau sur la nature. Jalons pour réenchanter le monde*. Genève, Labor et Fides, 2012.

humaine. En se plongeant dans la botanique à 52 ans, Rousseau, « écolier à barbe grise »³⁴ a le courage de commencer une activité toute nouvelle à un âge avancé. En vieillissant il se plaint plus d'une fois de la difficulté de retenir les noms de plantes. Il connaît aussi, comme tout botaniste de terrain au printemps, le problème des noms qui ne reviennent pas après la longue pause hivernale. Rousseau est myope de surcroît. Il a souvent du mal à distinguer les caractères des plantes avec la netteté nécessaire. Souvent il se fie à son odorat – et c'est une connaissance empirique qui ne peut se transmettre dans aucun livre mais que de nombreux herborisants utilisent de nos jours aussi ; cela reste l'une des meilleures approches discriminantes des menthes, par exemple. Comme nous, Jean-Jacques se heurte à ses limites circonstancielle et constitutives : il ignore, il confond, il rentre

34 *Correspondance générale*, n° 3638, cf. Rheault, Sylvain, *op. cit.*, 2.2.1.



Planches de l'herbier de Rousseau. Fonds Rousseau BPUN

bredouille de ses explorations et prospections, il a de plus en plus de peine à se baisser et préfère s'intéresser aux mousses qui poussent sur les troncs d'arbres, il gâche ou égare ses planches d'herbier, ne trouve pas le temps de trier, de classer, de ranger, d'expédier les envois promis ou de finir la rédaction d'un ouvrage commencé.

En tout cela Jean-Jacques est un maître en botanique fort sympathique par ses handicaps et ses difficultés mêmes. J'imagine parfois qu'il déambule parmi nous, invisible, au Jardin botanique de l'Ermitage. Rien que le lieu-dit – l'Ermitage – l'attirerait. On le trouverait bien plus souvent dans les garides et en sous-bois que dans les serres malgaches – les plantes exotiques ne l'intéressaient pas beaucoup.³⁵

35 Affirmation trop péremptoire, il est vrai; une fois de plus, la réalité est plus ambivalente et plus paradoxale. Cf. Cook, Alexandra : Jean-Jacques Rousseau and Exotic Botany - *Eighteenth-Century Life*

Jean-Jacques serait ravi de voir venir au Jardin botanique autant de jeunes familles et de constater que filles et garçons sont attirés par les merveilles de la nature. Mais cela ferait quand-même beaucoup de monde, à la longue, pour un homme attaché à la solitude. Alors il se retirerait, toujours invisible, vers le Rocher de l'Ermitage, contemplant de ce belvédère la brillance du soleil couchant sur les rides tremblotantes du lac, les beautés de sa Suisse natale et l'ouvrage de l'Auteur des choses.

special issue, *Exoticism and the Culture of Exploration*, R. Maccubbin and C. Knellwolf, eds. 26/3 (Fall 2002), p. 181-201.



Vue de la Ville depuis la Roche de l'Ermitage, lithographie de L.-A.-H. Nicolet, BPUN.

Les fruits du temps de Rousseau

Bernard Vauthier

Pomologue

L'époque de Rousseau correspond à l'apogée de l'arboriculture et de la diversité fruitière dans nos régions. Les produits coloniaux importés d'outre-mer, bien que prestigieux, sont encore rares et inaccessibles pour la plupart des gens et la pomme de terre, qui éliminera progressivement les fruits à pépins utilisés comme féculents, est encore peu cultivée. En effet, le tubercule occasionne des disputes concernant le dîmage dès les années 1720 dans le Jura, mais ne s'impose vraiment qu'après la disette de 1770. Jusqu'alors, les fruits séchés, encavés frais ou conservés sous forme liquide après fermentation (« vin » soit cidre ou poiré) ou réduction (raisinée ou coignarde), voire sous forme de verjus servant à confire les denrées, les fruits donc occupent une grande place dans l'alimentation. Hiérarchiquement, la vigne domine, suivie du noyer puis du poirier. Le vignoble est parsemé de nombreux arbres fruitiers, de même que les autres types de clos. En revanche, les emblavures, soumises à l'assolement triennal, et les prairies ne sont pas plantées d'arbres de rapport car les propriétaires ne peuvent jouir de leurs terres que jusqu'aux foins ou aux moissons. C'est pourquoi la toponymie garde le souvenir des variétés mineures ou semi-sauvages, les fruits estimables étant produits dans des clos auxquels ils n'ont pas transmis leur identité.

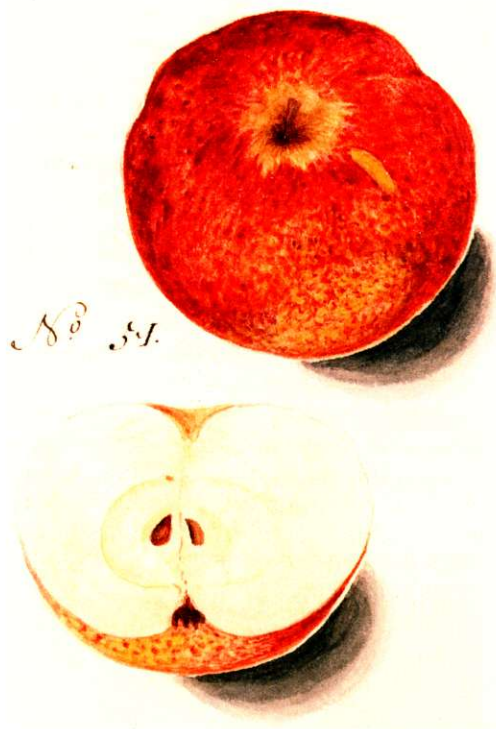
Si le 18^{ème} siècle est riche en fruits, sa littérature pomologique est encore peu abondante et le plus souvent dépourvue de figurations. Une remarquable exception existe cependant pour la ville de Neuchâtel et son voisinage. Il s'agit d'un manuscrit richement aquarellé en six volumes, conservé actuellement à Zurich. Il présente la particularité rare de prendre en considération non seulement

les variétés classiques mais également les fruits ordinaires les plus rustiques. Véritable inventaire ethnobotanique, il nous renseigne sur nombre de variétés et de cépages disparus, et atteste de l'ancienneté de plusieurs autres, remarquablement stables.

Réalisée entre 1748 et 1756, cette pomologie est l'œuvre d'un notable dont l'identité ne nous est pas connue, ainsi que d'un peintre auquel était confiée l'exécution des centaines d'aquarelles qu'elle contient. Il est certain que le commanditaire devait, sinon appartenir, du moins être proche du cénacle des botanistes neuchâtelois d'alors, tout comme Rousseau quelques années plus tard.

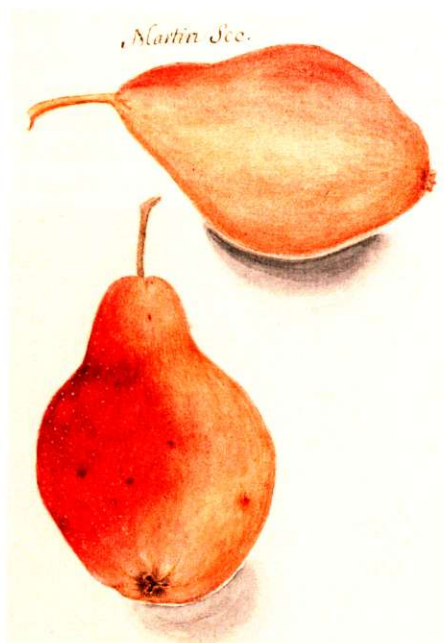
Plusieurs figurations du 18^{ème} siècle seront agrandies pour être présentées au public dans les locaux du Jardin botanique du 13 mai au 24 juin. Il en sera largement question dans la causerie du 6 juin.





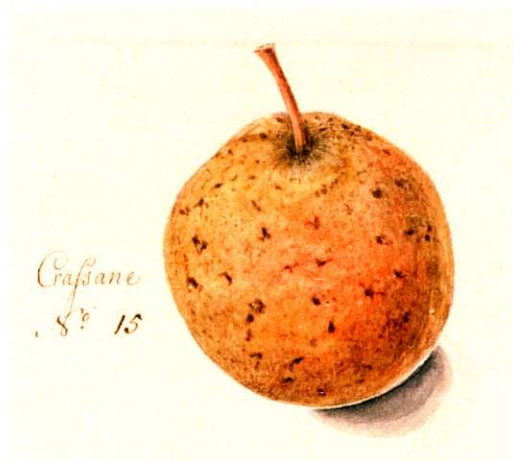
N^o 51.

Pomme Court-Pendu rouge, 1751



Martin Sec.

Poire Martin-Sec, 1748



*Crassane
N^o 15*

Pomme Crassane, 1749

Courses botaniques de l'ADAJE

Ernest Gfeller

Responsable botanique



Samedi 9 juin - Marchairuz

Depuis le col nous traverserons une hêtraie à sapins typiques avec la tozzia des Alpes et le groseillier des rochers, avant de descendre dans la combe marécageuse des Amburnex, où abondent des fleurs rares, entre autres la laiche des boubiers. Puis, joli contraste, nous monterons sur les grandes dalles des lapiez, arides et sèches, pour admirer le lotier poilu et le cotoneaster. Au retour, sur les buttes fleuries, nous nous coucherons sur la pelouse pour sentir le parfum d'une douceur pénétrante du daphné camélée.

Délai d'inscription : 2 juin

Prix : CHF 21.00

Samedi 23 juin - La Dôle

C'est aussi un haut lieu de la flore suisse. Plusieurs espèces ne poussent en Suisse que sur ce sommet, en particulier l'androsace velue, l'anthyllide des montagnes et la renoncule thora. Nous redescendrons du sommet en longeant un pierrier riche en espèces peu communes, comme le buplèvre à longues feuilles, la scrophulaire du Jura, le vélar jaune pâle.

Délai d'inscription : 16 juin

Prix : CHF 27.00



La Dôle vue du col de Porte

Samedi 7 juillet - Schynige-Platte

Déjà lors de la montée en chemin de fer à crémaillère, nous serons impressionnés par le panorama grandiose qui s'ouvre sur tout l'Oberland bernois. A couper le souffle ! Les crêtes rocheuses - que nous parcourrons sur des chemins bien entretenus - abritent une flore très diversifiée. Nous prendrons le temps de visiter l'excellent jardin botanique dirigé par Otto Hegg de l'Université de Berne, avec des explications floristiques, géologiques et pédologiques d'une grande importance.



Schynige-Platte

Délai d'inscription : 30 juin

Prix : CHF 101.00



Lac des Chavonnes

Samedi 14 juillet - Lac des Chavonnes

En montant depuis la Forclaz sur Le Sépey, nous nous arrêterons au bas-marais de la Queue de la Perche avec ses joncs, ses agrostides et ses linaigrettes. Le deuxième arrêt sera prévu à la Vy Boveyre, marais de transition miraculeusement conservé, car peu connu, en partie acide et alcalin. Le Lac des Chavonnes, joyau des Alpes vaudoises, est entouré de ciberbites, d'adénostyles, de différentes saxifrages et de multiples fougères. Comme nous serons tous des farouches insatiables, nous monterons l'après-midi au lac de Bretaye.

Délai d'inscription : 7 juillet

Prix : CHF 34.00

Inscriptions obligatoires

032 718 23 50 ou jardin.botanique@unine.ch ou par courrier ADAJE, excursions, Jardin botanique, Pertuis-du-Sault 58, 2000 Neuchâtel

Informations :

Minimum 4 inscriptions par course pour qu'elle puisse avoir lieu. Se renseigner la veille de 18h à 20h auprès d'Ernest Gfeller (032 857 13 19) ou de François Ecabert (032 481 16 12)

Heure de départ : 7h30

Lieu de rendez-vous : parking du Jardin botanique, sur place 10 min. avant le départ.

Paiement : sur place.

Repas : individuel, tiré du sac pour un pique-nique en chemin.

Equipement : prévoir de bons souliers et une protection en cas de pluie.

Animations de l'ADAGE

Souvenons-nous des expositions de l'hiver

Du 3 décembre 2011 au 15 janvier 2012

Francis Grandchamp



Du 21 janvier au 4 mars 2012

Alain Prêtre



Du 10 mars au 15 avril 2012

Olivier Jean-Petit-Matile

Expositions artistiques 2012

du 30 juin au 19 août 2012

Anju Chaudhuri
Gravure et peinture



Yann Oulevey
Artiste verrier



du 25 août au 7 octobre 2012

Barbara Bandi
Gravure



Claude-Alain Giroud
Gravure « manière noire »



Les Potins du jardin

Les plantes magiques: des belles oubliées

«Dans le cadre de mon travail de fin d'apprentissage, j'ai décidé de me pencher sur les plantes magiques, et plus particulièrement sur celles utilisées au Moyen-Age: Pourquoi certaines ont-elles été reconnues comme magiques depuis la nuit des temps? Pourquoi sont-elles toujours investies de ces pouvoirs aux yeux d'un si grand nombre de personnes, en un siècle où la science progresse à grands pas? A quoi servent-elles, et de quelle façon?

Comme j'ai la chance de pouvoir réutiliser l'espace appelé «Hommes et Plantes», la plantation de celles que je cultive depuis une année, et d'autres encore, aura lieu ce printemps. La plate-bande sera accompagnée de panneaux explicatifs, afin de mieux comprendre ces plantes qui ont fait la renommée des onguents de sorcières et autres potions magiques. Elles qui méritent d'être reconnues, bien réelles mais aussi tout auréolées du mystère et des espérances que les humains leur ont ajoutés.»

Ali Haimovici



Wikipedia, *Digitalis purpurea*
Koehler drawing

Une nouvelle orientation pour une serre malgache

Comme vous avez peut-être pu le constater, la serre consacrée aux forêts pluviales de Madagascar est en pleine rénovation. De grands changements somme toute, mais nécessaires pour retrouver une belle dynamique dans les serres publiques. Depuis quelques années, nous étions face à des pannes récurrentes de chauffage. Le problème enfin réglé, nous avons décidé de changer l'orientation de cette serre. Elle sera désormais consacrée aux épices du monde entier (tropicale) et présentera également une collection de plantes aquatiques dans l'aquarium qui, lui aussi, est en pleine transformation.



Frédérique Burkhalter « déforeste »

Vous pourrez venir admirer dès le 13 mai à la fête de printemps du jardin, cannellier, gingembre, cacaoyer, vanillier et autre de ces plantes à épices qui ont considérablement changé la face du monde. Bien souvent, ces plantes ont éveillé chez l'homme, convoitise, profit et monopole pour le côté obscur, mais

ont permis également, sans aucun doute, l'échange, la connaissance géographique ainsi que la diversité gustative.

En espérant que cette nouvelle collection, qui invite aux voyages, vous séduira et qu'elle éveillera en chacun de vous la curiosité de découvrir ses plantes porteuses d'autres saveurs.

Elisabeth Baguet-Oppliger

Horticultrice BTS

Groupes de travail

Afin de dynamiser nos travaux, le comité est à la recherche de personnes désireuses de se joindre à un des groupes de travail suivants:

<i>Thème</i>	<i>Responsable</i>
Photographie	Francis Grandchamp
Expositions	Maryse Guye-Veluzat, Françoise Février
Excursions botaniques	Ernest Gfeller, François Ecabert
Ermite herbu	Marie de Montmollin
Animations musicales	Thomas Scheuber, Edouard Jeanloz
Révision des statuts	Isabelle Opan
Site Internet	Lisa Bergen, webmaster
Cuisine sauvage	?
Animations	?
S'annoncer au N° 032 724 33 80	

Programme 2012

Fêtes et journées festives

Samedi-dimanche 12-13 mai

Fête de la Nature, coordonnée par La Salamandre

Dimanche 13 mai, 10h-17h

Fête de printemps du Jardin botanique

Vendredi 18 mai, 9h-17h

Journée internationale des plantes

Samedi-dimanche 19-20 mai

Nuit et journée internationale des musées

16 – 24 juin

« Botanica 12 » Semaine des jardins botaniques suisses (cf programme détaillé)

Dimanche 7 octobre, 10h-17h

Fête d'automne du Jardin botanique

Expositions thématiques

13 mai – 24 juin

« *Nature en Lumières* » sur les pas de Rousseau au Pays de Neuchâtel, Villa

13 mai - 7 octobre

« *Rousseau, de la lettre à la fleur* » Jardin à thèmes

12 mai – 30 septembre

« *Je vais devenir plante moi-même* »
Exposition sur Rousseau botaniste au Muséum d'histoire naturelle

Expositions artistiques

organisées par l'ADAJE

30 juin – 19 août

Anju Chaudhuri (gravures-peintures) et Yann Oulevay (verrier)

25 août – 7 octobre

Barbara Bandi et Claude-Alain Giroud (gravures)

Excursions botaniques

organisées par l'ADAJE

9 juin Marchairuz

23 juin La Dôle

7 juillet Schynige-Platte

14 juillet Lac des Chavannes

Conférences (cf programme détaillé)

Mercredi 30 mai

Le vignoble du temps de Rousseau

Mercredi 6 juin

Les vergers du temps de Rousseau

Mercredi 13 juin

La forêt du temps de Rousseau

Mercredi 20 juin

La botanique de Jean-Jacques Rousseau

Samedi 15 septembre

Apero Philo

Mardi 23 octobre

Biodiversité de la forêt tropicale à Bornéo

Mardi 6 novembre

Des abeilles en sursis

Mardi 20 novembre

Evolution de la biodiversité en Suisse depuis 1900

Mardi 4 décembre

Forêts tropicales : 40 ans de palabres et 0 changement.

Animations

13 mai – 24 juin:

Café à la neuchâteloise, du XVIIIe siècle

2 septembre – 7 octobre

Idem (tous les dimanches).

12 mai – 23 juin

Rêveries nocturnes (cf programme détaillé).

Cours de jardinage

17 et 20 avril Le sol, support vivant pour de belles plantes

2 mai Les 5 vies du potager

12 septembre Le compost, l'or brun du jardinier

Jardin botanique de l'Université et de la Ville de Neuchâtel

Pertuis-du-Sault 58, 2000 Neuchâtel

032 718 23 50 – jardin.botanique@unine.ch

www.unine.ch/jardin - www.adaje.ch